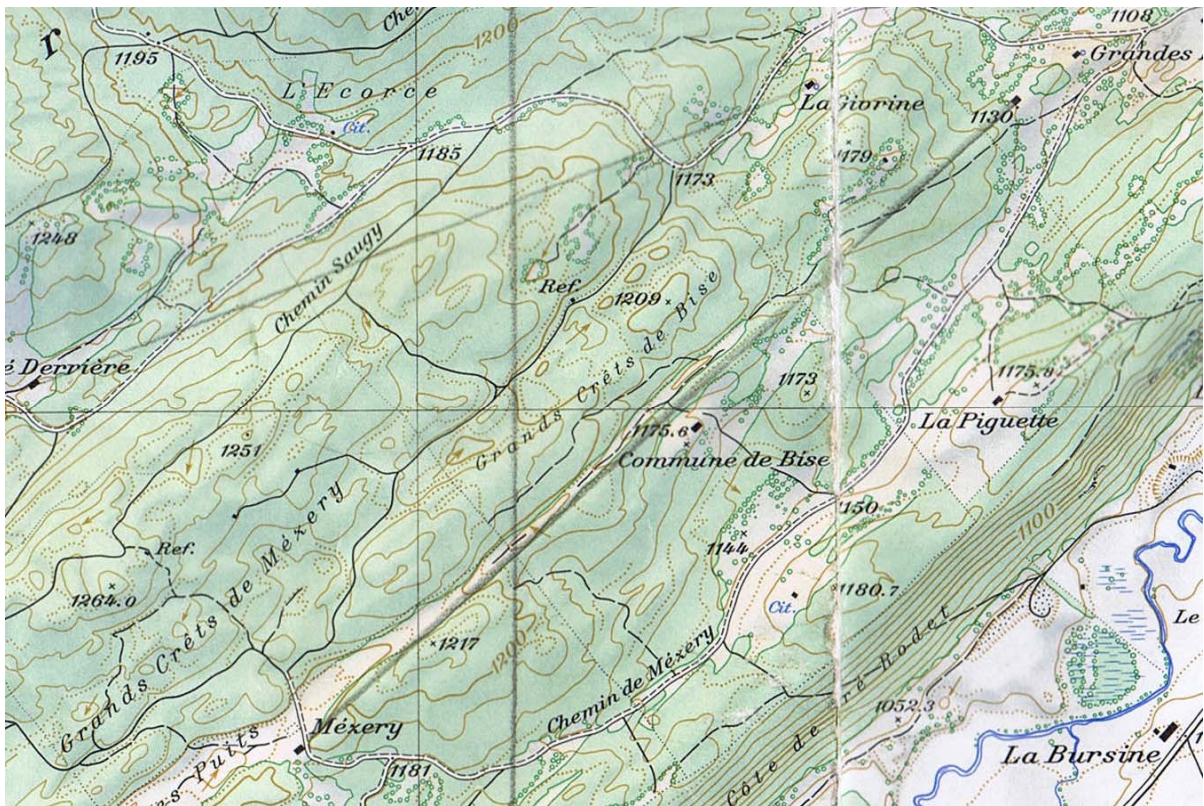


L'ancien chalet de l'Ecorce

Il faut tacher tout d'abord de situer les ruines, carte fédérale de 1979 :



Vous avez pris le chemin des Grandes Roches, vous avez laissé la Givrine à votre droite et vous arrêtez votre voiture, pour le cas où vous vous seriez déplacé avec cet engin tout de même bien pratique pour ce genre d'excursion, à l'embranchement du chemin non goudronné qui vous conduira au refuge de la Molasse II.

De la Molasse tirant plein nord, un soupçon à l'est, vous tomberez sur les clairières de cet ancien alpage. Mais il est plus facile de l'affronter directement par le chemin dont vous trouvez le départ à cinquante mètres de l'endroit où vous avez laissé votre véhicule.

Remontez le chemin trois à quatre cents mètres, à peine, et vous trouverez un replat où vous pourrez découvrir deux cavités, celles-ci étant les anciens puits de cet alpage. Le chalet se trouve immédiatement quand vous tirez plein sud, soit au levant, à trente mètres des deux puits.

Les mesures se retrouvent alors aisément. Plan rectangulaire de 18 pas de long sur 13 de large, ce qui représente à peu près 14 m. de long sur 10 m. de large. Il s'agit donc ici d'un chalet relativement important, et non de l'un de ces multiples chalottets que l'on pourrait croire trouver en ces lieux. Il put y avoir une porcherie à l'ouest, comme aussi une sorte de seconde construction adossée à la première, de plus faibles dimensions, à l'est.

On ignore les raisons de l'abandon de ce qui constituait ainsi un chalet d'importance. Il ne semble pas que le propriétaire, la commune du Chenit en l'occurrence, parce qu'il s'agit d'elle selon les documents ci-dessous, ait du délaissé cette bâtisse du temps de LL.EEExces parce que comprise dans les forêts souveraines. Il est plus vraisemblable d'envisager un abandon de par une situation quelque peu difficile sur le plan géographique, voir excentrique par rapport à de plus vastes pâturages, des pâtures d'une qualité moyenne, alors que justement il existait des combes plus bas ou contre en haut, où la commune avait construit ou construirait de beaux chalets d'alpage fonctionnels. Ainsi cet abandon pourrait bien dater de la construction de toute cette série de chalet que la commune éleva dans cette zone, et selon un stype presque identique. Nommons ici : La Combette, le Chalet du Pré Dernier, Mézery et la Commune de Bise.

Le professeur Piguet, dans son troisième ouvrage sur la commune du Chenit, aux pages 37 et 38, pose le problème de ces chalets que l'on abandonne.

Entendons-nous sur l'emplacement de quelques chalets et vacheries du Risoud. Tout d'abord, où se situait le vieux *chalet du Pré-Dernier*, démolé selon accord de 1767 ? Le plan du commissaire Lecoultré et l'accord intervenu signalent non moins de trois vacheries répondant au nom de Pré-Dernier. La première, sur la commune de Bise, plus souvent appelée l'*Ecorce*, se trouvait au-dessous de la limite du Risoud du souverain. La deuxième, également en dehors du bois banal de LL. EE., se dressait dans la partie supérieure de la montagne de M^{lle} de Mestral, au-dessus des chalets de la Combe (Mézeray d'aujourd'hui) et des Grands-Crêts. La troisième, celle qu'il s'agissait de faire disparaître, se trouvait au-dessus du chalet de la Combette, dans la partie inférieure de la forêt banale. On la dénommait de préférence *chalet neuf*, eu égard aux ruines de l'ancien chalet, naguère écrasé par les neiges, et situé un peu plus en aval. L'emplacement du chalet neuf se distingue encore. La voie qui y conduisait répond toujours au nom de *chemin du Chalet déroché*.

Sur la *montagne de Daniel Capt*, le plan fait voir une vaste étendue de pâturage déboisé en plein cœur du Risoud. A l'extrême ouest de ce pré existait le chalet, dit aussi *chalet neuf*, devenu par la suite *Poste du chalet Capt*. Il avait remplacé deux vacheries plus anciennes, situées au milieu de l'éclaircie, plus à orient.

Le plan Lecoultré marque en outre l'emplacement d'une *série de chalets disparus* : deux à proximité de la frontière de Bourgogne, dont l'un sur la montagne de Daniel Capt et l'autre sur celle de M^{lle} de Mestral (lettres F et C). Un autre au Pré-de-la-Dame, au cœur de la forêt sur le lot de Mézeray (lettre D). Un dernier établissement, en aval et un peu au nord du chalet des Cent-Poses à venir (que le plan désigne comme ruines, sous lettre A) témoigne d'une tentative d'exploitation par le Chenit ou par ses prédécesseurs.

Enumérons enfin les *chemins d'accès au Risoud* : Cent-Poses, Racine, chalet Capt, Planoz, la Caboulaz, la Réserve, d'Entre-les-Pierres, des Piguet, des Aubert, du Sablon, des Mines, de Chez-la-Tante, à l'Anglais, des Perches, des Fromages, du Creux-des-Roses, du Sert-Nicolet, des Plainoz, de la Frasse, de la Fontaine, de la Roche, de la Baume, de la Five-à-Mayor, etc.

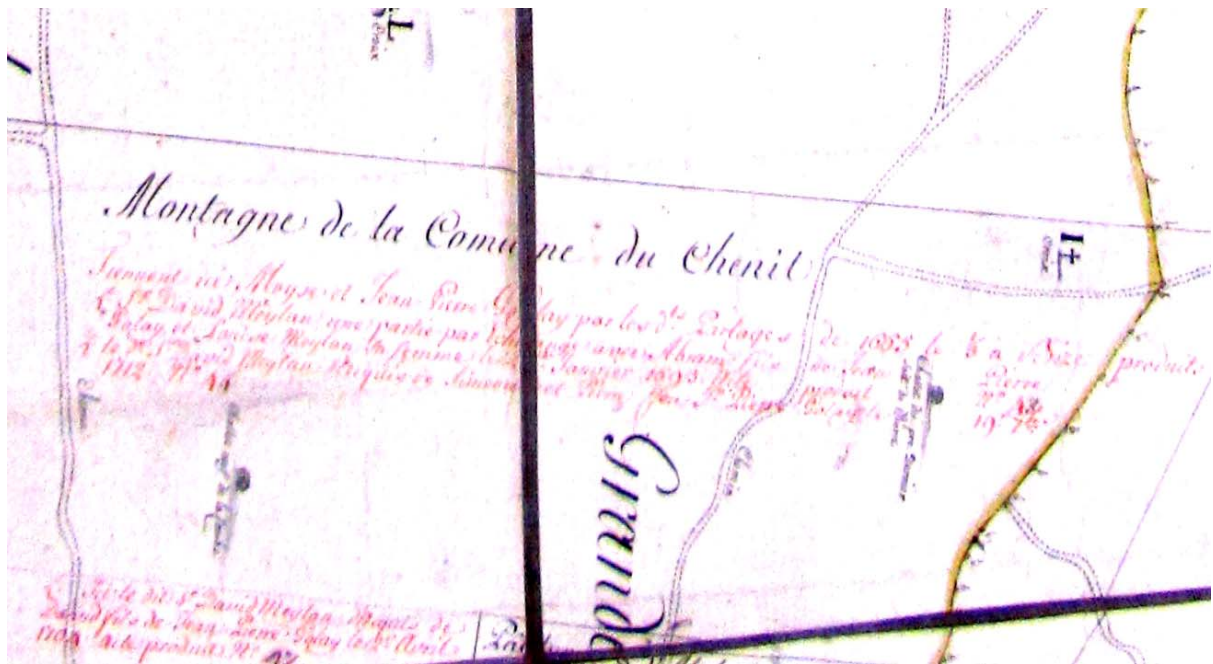
Le chalet de l'écorce que nous tentons de cerner, est sans aucun doute le premier cité par le professeur Piguet : *La première (vacherie) sur la commune de Bise, plus souvent appelée l'Ecorce, se trouvait au-dessous de la limite du Risoud du souverain.*

Nous allons tenter de retrouver ce chalet sur les anciennes cartes. Sur celle IGN de 1785, le Risoud a paru si profond à ces messieurs les arpenteurs de Louis XVI, qu'ils ne se sont pas donnés la peine, c'est très certain, de repérer tous les chalets. D'où un vide pour la région qui nous concerne.

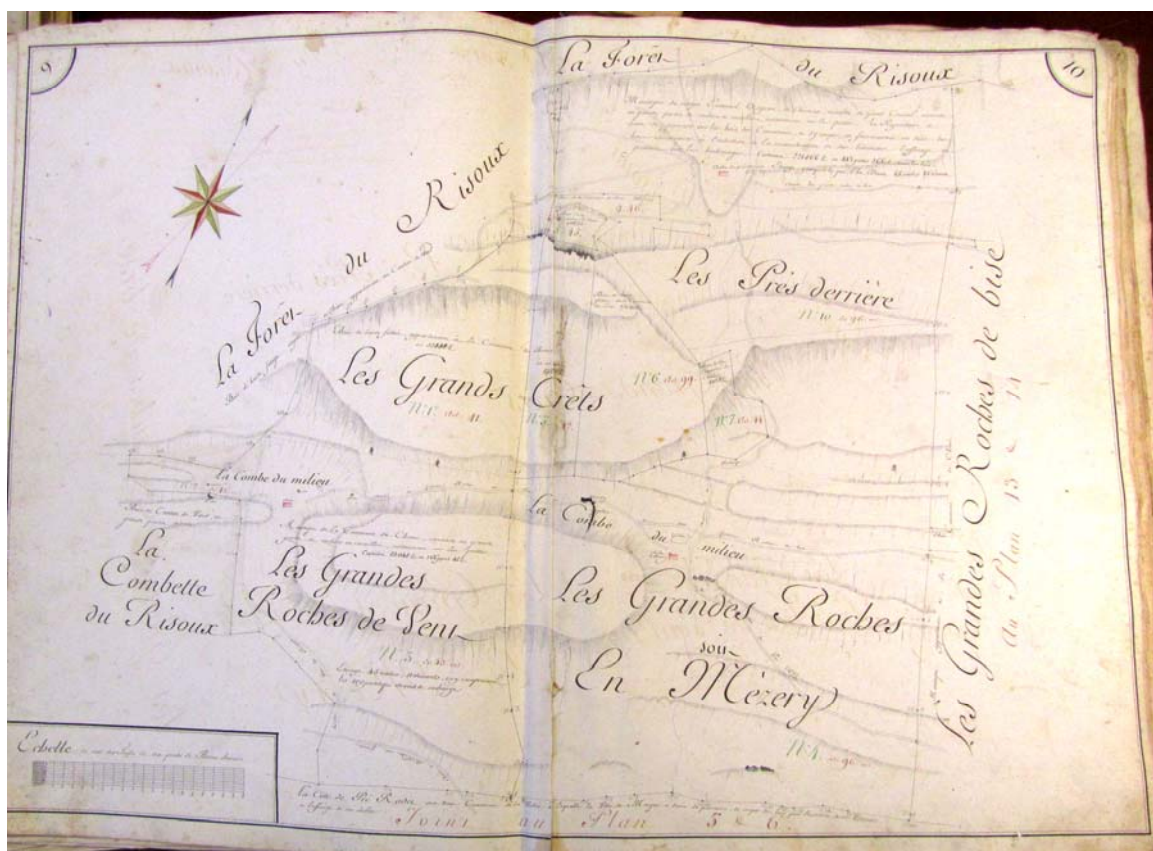




Nous sommes revenus quelque peu en arrière pour vous proposer un fragment de la carte Le Coultre de 1760. Selon nos recherches, le chalet de l'Ecorce se trouverait être entre les mots du, à gauche, et Grande, au milieu. Par agrandissement de la zone, on va tenter de lire le texte de ce brave commissaire Abraham Le Coultre, fidèle serviteur de la commune du Chenit, peut-être le seul personnage de toute son histoire à n'avoir jamais baissé pavillon vis-à-vis de LL.EE, pour lesquelles pourtant, à l'occasion, il travaillait.



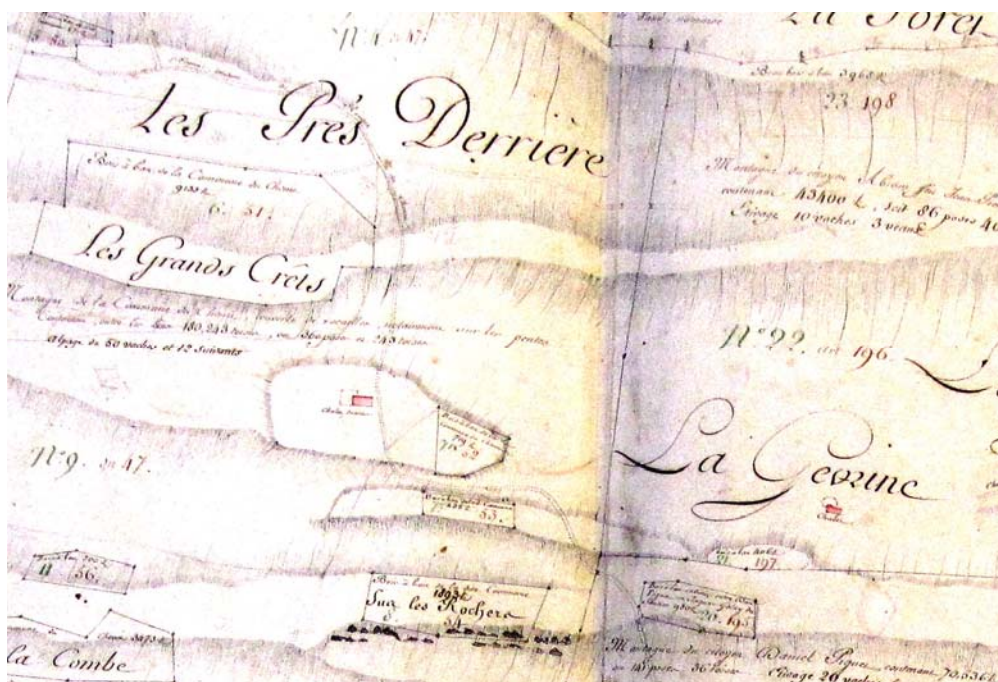
Cette montagne appartient donc à la commune du Chenit déjà à l'époque. Il est donc probable, comme déjà dit plus haut, que l'abandon du chalet, on verra plus bas si l'on peut déterminer l'époque, s'est fait pour recentralisation du bétail en un chalet sous-jacent et mieux équipé.



Cadastre du Chenit de 1814, région des Grandes Roches et des Grands Crêts



Cadastre du Chenit de 1814. Le chalet de l'Ecorce, selon nos estimations, se trouve sous Les Grands Crêts, entre ceux-ci et l'alpage de la Gevrine. Il figure au sommet d'une sorte de grosse bosse, ce qui correspond tout à fait à la réalité sur le terrain. En détail ci-dessous.





Et petit tour un peu plus à l'est pour découvrir les environs de Derrière les Grandes Roches et la Thomassette.

Nous avons donc enfin trouvé cette fameuse racine que nous retrouvons dès ici en vrai.



Au sommet de la colline, la position de l'endroit est donnée par deux grands creux situés à peu de distance l'un de l'autre. Il ne peut s'agir ici que d'anciens puits.



C'est par un tel chemin, montant sur une grande plaque rocheuse, que nous avons gagné le replat en bordure duquel, au levant, se trouve l'ancien chalet de l'Ecorce.



Avec la neige en plus, les murs que l'on retrouve aisément à l'œil nu, n'apparaissent qu'avec peine sur ces deux photos. Et pourtant ils sont bien là.





Et sur le mur poussaient des sapins en nombre, dont l'un d'entre eux, de trop, pourrions nous dire, aura fini sa carrière en d'autres lieux ! Mais cet arbre né sur l'emplacement de l'Ecorce, transplanté à distance, saura-t-il s'y plaire pour les quelques jours où il illuminera un quartier de ce village ? Un sapin qui en rappelle un autre dont l'histoire, autrefois, belle et triste tout à la fois, nous avait passionné. Andersen revisité certes, mais néanmoins toujours enchanteur.

CONTES D'ANDERSEN

ADAPTATION DE MARGUERITE REYNIER



ILLUSTRATIONS DE
PIERRE NOURY
ERNEST FLAMMARION ÉDITEUR PARIS

Magnifique édition de grands classiques réajustés pour un jeune public par la maison Flammarion à Paris. Dépôt légal 1941, réédition de 1950.



Le sapin

Un joli petit sapin poussait à la lisière d'un grand bois. Il avait pris racine à un bon endroit et il n'était privé ni d'air ni de soleil car les grands arbres, ses frères, s'élevaient assez loin de lui. Mais le petit sapin n'appréciait pas ces avantages. Il n'y pensait même pas. Il ne songeait qu'à une chose : grandir, grandir au plus vite. Cet unique désir l'empêchait de jouir de la bonne chaleur du soleil et de la fraîcheur du vent qui, poussant les nuages, lui apportait la pluie dont il avait besoin.

Souvent, les enfants des villages voisins accouraient dans la forêt. En été, ils y cueillaient des fraises et, en automne, des mûres. Quand ils avaient rempli leurs paniers, ils s'arrêtaient au bord du bois, s'asseyaient auprès du petit sapin et disaient en le regardant :

« Quel joli petit arbre ! Comme il est mignon ! »
C'étaient de gentilles paroles et, cependant, elles froissaient le petit sapin qui aurait tant voulu être grand. Au bout

d'un an, s'étant élevé d'une pousse, il présentait déjà plusieurs étages de branches, étages auxquels on reconnaît l'âge des sapins.

Cependant il soupirait encore :

« Quand donc, se disait-il, quand donc pourrai-je me dresser bien haut, tout garni de longues branches dans lesquelles les oiseaux viendraient nicher? Alors, incliné par le vent, je pourrais rendre à mes frères les aimables saluts qu'ils m'adressent. »

Attristé par ces regrets, il ne jouissait ni de la lumière du ciel, ni du chant des oiseaux, ni de la fraîcheur des nuits. Bientôt, l'hiver étendit son tapis de neige. D'un bond, un lièvre qui passait franchit le petit arbre qui en fut profondément humilié. Mais, trois ans après, le même lièvre, voulant renouveler son exploit, manqua son coup et roula par terre à la grande joie du sapin qui pensait :

« Quel bonheur de grandir enfin! Qu'y a-t-il de mieux que de prendre de l'âge? »

A l'automne suivant, les bûcherons commencèrent l'abatage des plus grands arbres. Le jeune sapin ne songea pas sans frémir à ce qu'il adviendrait de lui quand il aurait la taille voulue. Car, non seulement on abattait ces beaux arbres qui ne demandaient qu'à vivre, mais, dès qu'ils étaient tombés, on les ébranchait, on les dépouillait de leur écorce et on les chargeait sur de grosses voitures qui les emportaient.

Où les emmenait-on? Que devenaient-ils loin de leur forêt? Le petit sapin aurait bien voulu le savoir;

aussi, au printemps, quand il vit revenir les hirondelles et les cigognes, il leur dit :

« Vous qui voyagez si loin, savez-vous où l'on a emmené les grands sapins, mes frères, que les bûcherons ont coupés cet automne ? »

Les hirondelles ne purent répondre mais une cigogne, après avoir réfléchi un instant, leva son long cou et répondit :

« Je crois pouvoir te renseigner. Dernièrement, en traversant la mer, j'ai vu, près des côtes d'Égypte, des navires nouvellement construits. Pour me reposer, je me suis arrêtée un instant sur un de leurs grands mâts et j'ai reconnu l'odeur de résine de notre forêt. Sans nul doute, c'était un de nos grands sapins, et, vraiment, il se dressait fièrement au milieu des voiles et des cordages. »

La vanité du petit sapin fut aussitôt piquée.

« Que ne suis-je assez grand, murmura-t-il, que n'ai-je une taille assez haute pour qu'on me coupe à mon tour et que l'on me pare de la même façon ! Mais, s'il vous plaît, qu'est-ce que la mer et à quoi ressemble-t-elle ?

— Ce serait trop long à te faire comprendre, répondit la cigogne ; d'ailleurs, il est l'heure de regagner mon nid. Bonsoir. »

Elle partit et le petit sapin se répétait encore ses paroles lorsque le rayon de soleil lui dit :

« Pourquoi vouloir être où tu n'es pas ? Réjouis-toi plutôt d'être jeune et plein de sève. »

Mais le sapin ne souhaitait que deux choses : grandir et voyager.

A l'approche de Noël, les bûcherons revinrent dans le bois, mais, cette fois, ils ne s'attaquèrent plus aux grands arbres; le petit sapin les vit s'arrêter devant de tout jeunes qui n'étaient même pas aussi grands que lui.

Ils choisissaient les plus beaux, les plus touffus, les enlevaient avec ménagements et les chargeaient sur des charrettes pour les emporter.

« Où les emmènent-ils? se demandait le petit sapin. Ils ne sont pas plus hauts que moi; pourquoi m'a-t-on laissé? Que va-t-il bien leur arriver? Oh! comme j'aimerais l'apprendre!

— Nous le savons! Nous le savons! gazouillèrent les moineaux en leur langage. Là-bas, dans la ville, perchés sur les toits et les balcons, nous avons regardé à travers les fenêtres des maisons et nous avons aperçu ces sapins privilégiés. Qu'ils étaient beaux! Au milieu d'une salle bien chauffée et bien éclairée, on pouvait les voir plantés dans une grande caisse, ornés d'oranges, de pains d'épices, de bonbons, de poupées, de jouets de toutes sortes et illuminés de centaines de bougies! Quelle splendeur! Et qu'ils étaient fiers ces beaux sapins de Noël!

— Et ensuite, demanda le petit sapin tout ému, que deviennent-ils?

— Nous ne savons rien de plus, répondirent les moineaux. Mais, en vérité, ils paraissaient bien heureux!

— Pourquoi cette brillante destinée ne serait-elle pas la mienne? murmura le petit sapin avec orgueil. C'est un sort aussi enviable que celui de traverser la mer. Je voudrais

déjà être à Noël ; je voudrais déjà me voir dans un salon doré, tout chargé de brillants ornements ! Mais, que l'attente m'est pénible ! »

Cependant, le petit sapin poussait ; il grandissait même à vue d'œil et le vert foncé de ses aiguilles était des plus beaux. Aussi, à l'approche de Noël, les bûcherons ne manquèrent pas de le remarquer. C'est lui qu'ils choisirent en premier lieu et, d'un coup de hache, ils le détachèrent de ses racines. Le petit sapin tomba sur le sol en soupirant. Pourtant, il aurait dû se réjouir de voir ses vœux se réaliser, mais les sapins sont comme les hommes, ils ne savent pas toujours ce qu'ils veulent. En tout cas, se voyant sur le point de quitter la forêt, il se mit à regretter tout ce qu'il abandonnait : les fougères, les genêts et tous ses chers compagnons.

Il se laissa emporter, tout désemparé, et il ne reprit conscience qu'à son arrivée dans une grande cour, lorsqu'il fut retiré de la voiture avec les sapins coupés en même temps que lui. Il entendit alors un homme dire aux bûcherons en le désignant :

« Voilà le plus beau ! C'est celui que je retiens. »

Aussitôt, deux laquais galonnés s'emparèrent du petit sapin et le transportèrent dans un beau salon tout orné de tableaux. Derrière une tenture verte, se trouvait un grand tonneau rempli de sable. On y planta le petit sapin.

« Que va-t-il se passer ? se demanda-t-il tout ému. Que va-t-on faire de moi ? Quel sera mon rôle dans ce beau salon ? »

Il n'attendit pas longtemps. Bientôt, il se vit entouré

et des jeunes filles commencèrent à le parer. Elles suspendirent à ses branches des cornets de bonbons; elles y attachèrent des noix, des pommes dorées et des centaines de petites bougies de toutes couleurs; elles y accrochèrent de ravissantes poupées et, tout en haut, au sommet de la dernière branche, elles posèrent une couronne de clinquant.

« Qu'il est beau! disaient-elles, et comme il brillera ce soir!

— Comme je voudrais déjà être à ce soir! disait de son côté le petit sapin. Que ma sombre verdure sera luisante aux lumières! Si seulement les autres petits sapins de la forêt pouvaient me voir, comme ils m'envieraient! Et les moineaux, me verront-ils à travers les vitres pour aller ensuite parler de moi? Et après? Vais-je prendre racine dans ce tonneau et rester toute ma vie un sapin brillant et paré? »

A force de retourner toutes ces pensées dans son esprit, le petit sapin se sentait des fourmillements dans ses aiguilles, ce qui est, chez les sapins, la forme de notre mal de tête.

Enfin, le soir tant désiré arriva. On alluma les bougies. Quel éclat! Quelle splendeur! Le petit arbre se sentait gonfler d'orgueil. Bientôt, la grande porte s'ouvrit à deux battants et une troupe d'enfants pénétra dans le salon. Ils se précipitèrent tous vers l'arbre comme s'ils avaient voulu le renverser mais, à deux pas de lui, ils s'arrêtèrent, muets d'admiration. Cependant, leur silence ne dura pas; bientôt ce ne furent autour de l'arbre que



Bientôt, le petit sapin se vit entouré, et des jeunes filles commencèrent à le parer.

des cris, des sauts et des danses, et, sur un signe des parents, on commença à détacher poupées, pains d'épices et jouets.

« Qu'est-ce que cela veut dire? se dit le petit sapin. Va-t-on me dépouiller entièrement? » Cependant, on lui laissa les bougies qui brûlèrent jusqu'au bout mais, lorsqu'elles furent éteintes ce fut un véritable pillage. Les enfants, déchaînés, se jetèrent sur le pauvre sapin, arrachant et secouant ses branches! S'il n'avait pas été si solidement fixé dans le sable, ils l'auraient certainement renversé.

Puis, voyant entrer un personnage d'une taille et d'un âge respectables ils lui crièrent :

« Une histoire! conte-nous une histoire! » et ils l'entraînèrent près de l'arbre.

— Je le veux bien, dit le nouveau venu en s'asseyant; mais je ne vous en conterai qu'une. Choisissez; je vous dirai ou bien celle d'Ivède-Avède, ou bien celle de Kloumpé-Doumpé.

— Ivède-Avède! crièrent les uns. Kloumpé-Doumpé! » crièrent les autres. Ce fut, pendant quelques instants, un fameux tapage.

Enfin, le vieux monsieur se mit à raconter l'histoire de Kloumpé-Doumpé qui roula au bas des escaliers mais que cette mésaventure n'empêcha point d'épouser la princesse.

Il fut applaudi à grand bruit et les enfants crièrent : « Encore une autre histoire! Encore une autre histoire! » Mais le vieux monsieur tint parole et ne parla pas davan-

tage. Le sapin l'avait écouté avec ravissement. Jamais les oiseaux des bois ne lui avaient rien dit de pareil.

« C'est donc ainsi que les choses se passent, 'murmurait-il tout bas; Kloumpé-Doumpé avait grand'honte au bas des escaliers; il fit cependant un beau mariage. Il en sera peut-être de même pour moi; on me délaisse maintenant, mais, bientôt, je retrouverai toute ma gloire. »

Et, toute la nuit, il rêva de son avenir.

Le matin, laquais et servantes entrèrent :

« Ah! se dit le sapin, on vient certainement me décorer de nouveau. » Mais pas du tout. Les domestiques saisirent le tonneau où il était planté, le portèrent au grenier dans le coin le plus sombre et l'y abandonnèrent.

« Que signifie ce nouveau traitement? se demanda le petit arbre. Que va-t-il m'arriver? Moi qui m'intéressais tant aux histoires, vais-je être condamné à ne plus rien entendre? Et pourquoi me néglige-t-on après m'avoir donné la première place? »

Telles étaient les tristes pensées du petit sapin lorsqu'une servante arriva, remua les caisses, plaça la plus grande devant le sapin et s'en fut, laissant le pauvre petit arbre encore plus triste qu'auparavant.

Toutefois, il tentait de se consoler :

« Nous sommes en hiver, se disait-il; la terre est gelée; en ce moment, il ne serait pas possible de me replanter à la lisière du bois; on attend sans doute le printemps pour me rendre à la forêt. Si seulement ce grenier était moins sombre et si je pouvais y trouver quelque compagnie, le temps me semblerait moins long.

Là-bas, dans ma forêt, quand la neige couvrait le sol, l'hiver n'était cependant pas triste, les lièvres bondissaient autour de moi; j'avais bien quelque dépit lorsqu'ils me franchissaient d'un saut; mais, malgré cela, comme je voudrais être encore à ce moment-là!

« Pf... Pf... » fit une petite souris qui s'avancait en trottinant. Une de ses compagnes la suivait et, toutes deux, elles se mirent à grimper dans les branches du sapin.

« C'est dommage qu'il fasse si froid, dirent-elles; autrement nous ne serions pas si mal ici, n'est-ce pas, bon vieux sapin? »

— Vieux! Comment, vieux! mais je suis tout jeune!

— Pardon, cher ami; il fait si noir ici que nous t'avons pris pour un de tes frères qui a passé deux ans à la place où tu es. Et tu sais, deux ans, c'est un temps bien long pour nous!

« Mais d'où viens-tu? Que vas-tu nous apprendre? Connais-tu ce qu'il y a de plus beau au monde, par exemple ce fameux garde-manger que nous n'avons jamais vu, mais qui est toujours ouvert, que l'on visite sans craindre chat ni souricière et où sont accrochées des saucisses qui traînent jusqu'au plancher? »

« Connais-tu ce lieu de délices où la plus maigre de nos sœurs, même si elle n'avait que les os et la peau, pourrait, en huit jours, devenir grasse et dodue? Si tu le connais, vite, indique-nous le chemin qui y conduit. »

— Je ne le connais pas, répondit le petit sapin, car je n'ai pas encore beaucoup voyagé. »

Et il commença à conter son histoire aux petites souris.

Comme elles n'avaient jamais vu de forêt, elles écoutaient de toutes leurs petites oreilles et faisaient leurs réflexions.

« Que tu devais être heureux dans les grands bois ! Tes racines trouvaient dans la terre leur nourriture toute prête et nous, au contraire, nous ne la trouvons qu'au prix de mille dangers. Et puis, nous sommes toujours dans



des trous obscurs ; toi, tu avais l'air pur, le soleil te réchauffait et tu entendais le chant des oiseaux. Que tu devais être heureux !

— Heureux ! Peut-être, dit-il. Mais je n'appréciais pas mon bonheur. Oui, vous avez raison, je crois que c'était le bon temps. Pourtant, depuis, j'ai connu un plus beau jour, j'ai connu un jour de gloire. »

Alors, il raconta en détail la fameuse soirée de Noël où, paré et garni, il était illuminé de cent bougies.

« De bougies ! dirent les souris. Nous préférons les

chandelles. Mais, cependant, cher vieux sapin, tu parais né sous une bonne étoile.

— Vieux! Mais, je vous dis que je ne suis pas vieux; ici, je n'ai ni terre, ni lumière, c'est ce qui fane mes aiguilles et me donne l'air plus âgé que je ne suis.

— Pardonne-nous cette fois encore, cher ami, nous sommes si heureuses de t'avoir rencontré, ton récit nous a tant intéressées que, demain, nous amènerons toutes nos compagnes pour t'écouter. »

La nuit suivante, elles revinrent avec quatre de leurs sœurs et le petit sapin raconta de nouveau sa vie.

« Vraiment, ajouta-t-il, je crois que mon sort était enviable. Mais mon existence n'est pas finie; je puis encore être favorisé de la fortune. Kloumpé-Doumpé était bien humilié au bas de l'escalier où il avait roulé et, pourtant, il finit par épouser la princesse.

— Qui est Kloumpé-Doumpé? » interrogèrent les souris.

Le petit sapin leur répéta l'histoire de Kloumpé-Doumpé. Elle parut charmante aux petites souris qui frétilaient de joie. Le lendemain, elles amenèrent encore d'autres souris et même, une nuit, elles revinrent, accompagnées de deux rats. Mais les rats ne prirent aucun intérêt à l'histoire de Kloumpé-Doumpé.

« Vous n'avez rien d'autre à nous conter? demandèrent-ils au petit sapin.

— Non, répondit-il.

— Comment! vous ne savez pas d'histoire où il est question de lard, de suif et autres friandises auxquelles on peut goûter sans risquer de se faire prendre!

— Non, je n'en connais pas.

— Alors, bonsoir! » dirent les rats et ils regagnèrent leurs trous.

Le lendemain, les petites souris revinrent moins nombreuses; les récits du petit sapin leur paraissaient moins curieux depuis que les rats avaient déclaré que c'étaient des contes à dormir debout. Peu à peu, elles cessèrent leurs visites. Le sapin en eut du chagrin :

« J'avais pourtant du plaisir à voir trotter ces petites bêtes autour de moi, se dit-il à lui-même. Et elles étaient si gentilles lorsqu'elles tendaient leur petit museau pour m'écouter. Cela aussi est fini. Mais, patience; bientôt, on viendra me chercher pour me parer de nouveau. »

On vint en effet le prendre, et ce fut même plus tôt qu'il n'avait pensé. Un domestique, occupé à ranger le grenier, arracha le petit arbre de son tonneau et le porta dans la cour.

Le petit sapin crut que de beaux jours allaient revenir pour lui. Il regarda le ciel et la terre. L'hiver était fini, le soleil brillait, les roses d'un jardin voisin embaumaient l'air, les oiseaux chantaient. Il lui sembla qu'il allait, lui aussi, reprendre une vie nouvelle.

Mais, hélas! l'étoile de clinquant qu'il portait encore au sommet avait beau étinceler au soleil, ses branches restaient desséchées et jaunies.

Les enfants qui, la nuit de Noël, l'avaient tant admiré, jouaient en ce moment dans la cour. Le plus jeune, apercevant le petit sapin relégué au milieu des arbres accourut, arracha l'étoile et cria : « Voyez, voyez donc ce qu'est

devenu notre arbre de Noël! » Et, lui cassant les branches, il les piétina.

Tout en craquant sous les pieds de l'enfant, le petit sapin se remémorait tristement les belles années de sa jeunesse : « Ce beau temps est fini, se disait-il. Pourquoi n'ai-je pas su goûter le bonheur pendant que j'étais heureux! »

Comme il se parlait ainsi à lui-même, un garçon de cuisine le saisit, le brisa en petits morceaux et en fit un fagot. Puis, les pauvres branches sèches furent jetées dans le feu sous la grande marmite. A mesure que la flamme les atteignait, elles poussaient un soupir, un cri de détresse. Pif! Paf! C'était chaque fois comme une petite détonation.

Chaque fois aussi revenaient au sapin les souvenirs du passé, la vie dans la forêt, le murmure du vent, les sauts des lièvres, puis le soir de Noël et l'histoire de Kloumpé-Doumpé, la seule histoire qu'il eût jamais entendue et qu'il avait trouvée si belle.

Encore un pif paf... et le petit sapin fut entièrement consumé. Oui! Sa vie était finie! Et notre histoire aussi est finie car, dans ce monde, tout a une fin.



